

Histoire de la philosophie

11 La métaphysique d'Aristote 2

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Bien, revenons à la métaphysique d'Aristote. Vous vous souvenez sans doute que, lors de notre discussion sur sa métaphysique, nous avons vu comment il la définit comme la science des sciences, l'ensemble des principes les plus généraux. Par conséquent, il a développé sa propre théorie des formes en réponse à ce qu'il considérait comme les insuffisances de celle de Platon, et il distingue quatre types de facteurs causaux auxquels il faut faire appel pour expliquer la nature de toute chose et tout changement.

Les quatre types de causes sont la cause efficiente, la cause matérielle, la cause formelle et la cause finale. Vous devriez les connaître par cœur, sinon elles risquent de vous apparaître en rêve et d'être évoquées pendant votre sommeil. La métaphysique est la science de l'être.

Il existe des sciences particulières qui étudient des types d'êtres particuliers. Mais la science de l'être en tant qu'être, l'être en général comme concept le plus général, est l'objet de la métaphysique. Ainsi, Aristote distingue, comme vous vous en souvenez, différentes catégories d'être, c'est-à-dire différentes manières d'utiliser cette notion générale d'être.

Substances, qualités, lieux, relations, etc. Il énumère en fait dix catégories différentes, sur lesquelles je reviendrai plus tard. Nous avons également commencé à parler des lois de l'être.

Ce sont aussi des lois de la pensée, tout comme les catégories de l'être sont des catégories de la pensée. Remarquez la corrélation entre le fonctionnement de l'esprit, la façon dont il pense, et la nature de la réalité. Vous verrez.

Si la réalité est rationnelle et que nous sommes rationnels, alors notre rationalité nous donne accès à la réalité. Compris ? Si la réalité est rationnelle et que nous sommes rationnels, alors notre rationalité nous donne accès à la réalité. D'accord ? Les lois de l'être sont donc les trois suivantes.

Nous avons parlé du premier point, qui est crucial. Les autres en découlent naturellement. Le principe de non-contradiction stipule qu'un être ne peut être et ne pas être à la fois quelque chose et sous le même rapport.

De la même manière, on ne peut affirmer et nier simultanément quelque chose, et ce, sous le même angle. On symbolise généralement ce principe de non-contradiction en disant simplement : A n'est pas non-A.

Cela ne peut être et ne pas être à la fois. Cela ne peut être ceci et ne pas être cela simultanément et sous le même rapport. Et, bien sûr, cette double négation équivaut à la loi d'identité : A est égal à A. La chose est identique à elle-même.

Je suis moi. Tu es toi. Ne nous confondons pas. Un chat est un chat, pas une catastrophe.

J'avais un professeur de latin au lycée qui, lorsqu'on lui demandait si c'était le mot d'où venait tel ou tel mot, s'exaspérait parfois de l'imagination débordante des jeunes lycéens et, avec son accent écossais, lançait : « Eh, mon garçon, un chat est un chat, pas une catastrophe ! » Et ainsi de suite. Loi de l'identité.

Un chat est un chat, pas une catastrophe. Il pourrait le devenir, mais ce sera pour une autre fois. D'accord.

A est égal à A. Par conséquent, le principe de non-contradiction implique également le principe du tiers exclu. Une chose est ou n'est pas. Il n'y a pas d'autre alternative.

Pas de troisième option. A ou non-A. Pas de troisième option.

On parle souvent de logique binaire. Si A et non-A sont respectivement vrai et faux, vérité et fausseté, alors il n'y a pas d'autre alternative. Il n'y a pas de troisième voie.

Le principe du tiers exclu induit une logique binaire, et certaines logiques modernes ont remis en question ce troisième principe. Mais ce sont les deux premiers qui sont essentiels. Le troisième recèle une certaine subtilité.

Est-ce de cela qu'Aristote parlait lorsqu'il évoquait les paradoxes de Zénon et autres, et comment les gens tentent de trouver un compromis s'il existe une solution intermédiaire ? Oui, exactement. Blanc, noir et vert. Oui, blanc, noir et vert.

Si vous avez du blanc... Oups. Du blanc... Je ferais mieux d'apprendre à écrire. Si vous avez du blanc, du noir et du vert... Vous demandez : « Est-ce que ça veut dire... ? » Je ferais mieux d'apprendre à lire.

Cela signifie-t-il que vous avez trois valeurs ? Non. Car le blanc et le noir ne sont pas contradictoires. Voyez-vous, les contradictoires seraient le blanc et le non-blanc.

Dans ce sens, vous avez le blanc, et ces deux-là ne sont pas blancs. Ou bien, vous avez le vert et le non-vert. Ou le noir et le non-noir.

Vous voyez. Le point essentiel est que, si « blanc » et « non blanc » sont contradictoires, « blanc » et « noir » ne le sont pas ; ce sont plutôt ce qu'Aristote

appelle des contraires. Et si certains d'entre vous suivent un cours d'introduction à la logique, vous avez déjà rencontré cette distinction.

Combien d'entre vous suivent ou ont suivi le cours d'Introduction à la logique ? Non, vous ne le suivrez pas maintenant, car il a lieu à la même heure , n'est-ce pas ? Oui. D'accord. Gardez donc ces trois lois de la pensée en tête, en gardant à l'esprit qu'elles sont aussi des lois de l'être, car si tout être est rationnel, et si notre pensée est rationnelle, alors la pensée correcte nous donne accès à l'être.

deux autres points. La notion de substance. Aristote affirme constamment qu'il existe trois sens à ceci, deux à cela et quatre à autre chose. Or, lorsqu'il parle de substance, il distingue deux, voire parfois trois sens du mot « substance ».

En un sens, ce sont les particuliers qui constituent des substances. Les particuliers , leurs parties ou leur contenu sont des substances. Ainsi, ce marqueur est une substance.

Ce bureau est une substance. Cette main est une substance. Je suis une substance.

Vous savez, il est important de noter que, dans son acception philosophique, le terme « substance » n'implique pas la matérialité. Ainsi, historiquement, on parle plus tard de l'âme comme substance, c'est-à-dire comme d'une entité.

C'est un être au sens premier du terme. Une substance première. C'est un être particulier .

C'est un fait. Il existe aussi un second sens du mot substance, qui désigne les formes des substances. Les formes.

Et de temps à autre , il fait allusion à un troisième sens, un sens tertiaire, où la matière, la matière nue, informe, est désignée comme substance. Mais ce sont les deux premiers sens sur lesquels il insiste vraiment. Le premier est d'ailleurs appelé la substance première.

Et la seconde comme substance secondaire. Vous vous dites peut-être : « Voilà une définition intéressante. Et alors ? » Eh bien, et alors ? Platon ne l'aurait jamais formulé ainsi.

Platon n'aurait jamais dit que l'être est principalement constitué de particularités. N'est-ce pas ? Voyez-vous, Platon aurait dit que les particularités ne sont pas des êtres, mais des devenir.

Vous vous souvenez ? Autrement dit, en affirmant que les particuliers sont des substances premières, il affirme que l'être premier, les réalités premières, sont des

choses particulières . C'est révolutionnaire pour Platon. À quoi pouvait bien penser ce vieil homme ? Car pour Platon, après tout, les particuliers ne sont que des copies éphémères de ...

Pour Aristote, les formes constituent la réalité première. Certes, mais on pourrait rétorquer : les formes ne sont-elles pas aussi des réalités ? Pas au même sens. Voyez-vous, Aristote affirme qu'on ne trouve jamais les formes isolément.

Entités indépendantes. On trouve les particuliers isolément, comme des entités séparées, mais pas les formes. On ne trouve les formes que dans des composés, en composition avec la matière, comme des particuliers, des corps particuliers.

Vous voyez. Les détails , vous vous en souvenez, sont hylémorphiques. C'est-à-dire forme plus matière.

Ainsi, bien que les formes soient réelles, leur réalité est contingente. Bien, vous anticipez ce qui va se produire très prochainement : une exception majeure à la règle.

Vous ne percevez jamais les formes comme des entités séparées. Et c'est précisément pour cette raison qu'en Dieu, les formes particulières demeurent immuables. Nous verrons comment dans un instant.

Mais la substance première et la substance seconde soulignent donc la primauté des particuliers. On peut l'exprimer de mille façons. On peut dire qu'Aristote est plus pragmatique.

N'est-ce pas ? Il est plutôt réaliste sur le plan physique. Platon est plutôt idéaliste. Aristote est plutôt réaliste.

Oui, et cette terminologie est employée. Certains interprètes de Platon, rejetant sa conception de Dieu, ont affirmé qu'Aristote était en réalité un naturaliste philosophique, se contentant de parler des choses naturelles, des particularités.

Mais à mesure que ces deux traditions, platonicienne et aristotélicienne, se transmettent progressivement au Moyen Âge, on constate que les implications théologiques qui découlent de ces deux alternatives sont considérables. La tradition platonicienne influence les traditions augustinienne et franciscaine, tandis que la tradition aristotélicienne influence Thomas d'Aquin et la tradition dominicaine. Les Jésuites.

C'est très important. Et cela reste vrai aujourd'hui. Non, je n'ai pas dit sans formulaire.

Non, car un particulier est un ensemble de forme et de matière. Les particuliers peuvent exister seuls. Et constituer des entités distinctes.

Les formes ne sont pas des entités séparées. Elles n'existent qu'en association avec la matière.

donc pas ? En fait, elles n'existent dans aucun domaine indépendant. Il n'y a pas de monde des formes séparé de la matière. D'où vient la forme ? Il semblerait qu'elle soit puisée dans le potentiel même de la matière.

Oui ? Vous avez là un ensemble composé de forme et de matière. La matière est en perpétuelle transformation, elle se développe par exemple. La forme, qui confère à l'objet particulier sa nature, lui donne aussi son potentiel.

Ainsi, dans le cas d'un nourrisson par exemple, le corps se développe, la matière se dilate. La forme de ce nourrisson lui confère le potentiel de devenir un adulte humain. Le telos est donc identifié par le potentiel de la forme.

Vous comprenez ? Le but ultime est donc de devenir, eh bien, ce qu'on pourrait appeler un adulte épanoui. Cela dépend. L'idéal n'est pas de devenir un adulte désincarné.

Oui ? C'est le cas pour Platon. Ce n'est pas le cas pour Aristote. L'idéal est de devenir un adulte accompli et pleinement fonctionnel.

Si les particuliers sont primaires et les formes secondaires, où se situe la matière ? Est-elle tertiaire ? Oui, la matière est tertiaire. Mais attention ! Supposons que la matière nue soit tertiaire.

Il semble croire à l'existence d'une matière nue hypothétique. Non pas qu'elle ait jamais réellement existé, mais d'une matière nue hypothétique.

Il faut être prudent, car lorsque cela s'applique – et là, j'anticipe un peu pour mieux répondre à vos questions –, si l'on prend par exemple un être humain, une personne humaine, eh bien, une personne humaine est composée d'une forme rationnelle et d'un corps animal. Ce qui distingue l'espèce humaine, c'est que nous sommes des êtres rationnels.

Ce qui distingue donc l'être humain parmi tous les animaux, c'est la rationalité. Une forme rationnelle associée à un corps animal. Or, le corps animal comprend la forme animale, ou, comme il aime à l'appeler, l'âme animale, ainsi que le corps végétatif.

Matière organique. Le corps végétal, la matière, possède ce qu'il appelle une forme végétative, ou une âme végétative, rien à voir avec la sédentarité, et la matière

élémentaire, composée d'éléments. Vous voyez, et vous descendez ainsi jusqu'à la matière nue hypothétique.

L'idée est que la vie végétale, la vie végétative, a des fonctions de nutrition et de reproduction. La vie animale a des fonctions de sensation et de locomotion. Mais en plus de cela, les êtres humains ont des fonctions de rationalité, des fonctions rationnelles.

Les humains possèdent donc des fonctions rationnelles, auxquelles s'ajoutent la sensation, la locomotion, la nutrition et la reproduction. Les autres animaux possèdent la sensation, la locomotion, la nutrition et la reproduction. Les êtres végétaux ne possèdent que la nutrition et la reproduction.

La cause finale se définit donc ainsi en termes de forme : le potentiel de croissance grâce à la nutrition et à la reproduction, et le potentiel de vie incluant, de surcroît, la sensation et la locomotion.

Le potentiel d'une vie pleine impliquant Ces notions incluent la rationalité. C'est ainsi qu'il conçoit le bien, en abordant l'éthique. Pour Aristote, le bien est donc une vie pleine, c'est-à-dire une vie pleinement vécue selon la raison.

Oui. L'épanouissement humain en ce sens. Oui, les objets inanimés sont évidemment ici-bas.

Donc, si l'on parle d'une roche, il faut parler de matière élémentaire avec cette forme tridimensionnelle particulière qu'elle possède. Ou encore, d'une roche ayant la forme du granit, par exemple. La question est : quelle est l'essence même de la matière ? Et la seule chose dont on puisse parler, c'est ce que j'appelle la matière nue.

Les philosophes aristotéliens du Moyen Âge, les scolastiques, parlaient de matière première, *materia prima*. C'est-à-dire une matière originelle. Ce lieu premier hypothétique.

Carl ? L'idée de forme est forcément liée à un corps ou une entité. Oui. Je me demande comment Aristote répondrait aux concepts platoniciens de justice, de beauté, ou quelque chose de ce genre.

Il semble que, du point de vue de Platon, Aristote soit enfermé dans une caverne. Je me demande si nous pouvons approfondir cette question. Comment Aristote parlerait-il de notions comme la justice et la beauté ? Du point de vue de Platon, il semble qu'Aristote demeure dans la caverne.

Et, au fond, qu'est-ce que la justice, idéalement ? La beauté, idéalement. Gardons cela à l'esprit jusqu'à ce que nous abordions son éthique. Car je crois qu'il nous faut, outre cet aspect métaphysique, approfondir la psychologie humaine.

Dans le contexte. Afin de répondre à cette question éthique. D'accord.

Très bien. Voyons voir. Toute cette discussion est née d'un échange sur la substance primaire et la substance secondaire.

N'est-ce pas ? Un dernier point. La distinction entre essence et accident. Distinction entre essence et accident.

Vous trouverez plus d'informations à ce sujet aux pages 331 et 332 du livre de Kaufman. Plus précisément, au chapitre 7, page 331.

Il affirme que les choses sont telles qu'elles sont. Premièrement, par accident. Deuxièmement, par nature.

Une fois encore, l'essence et l'accident sont deux manières différentes dont les choses sont. Il existe des propriétés accidentelles et des propriétés essentielles.

La rationalité est une propriété essentielle de l'être humain. Du moins, cette capacité. Le fait que j'aie les yeux bleus est une propriété accidentelle, non essentielle à la nature humaine.

Du moins, c'est ce qu'on m'a dit. C'est accidentel, en ce sens que ce n'est pas essentiel à la nature humaine.

Oui. C'est donc une distinction assez simple. Essence et accident.

À présent, à la page 332 du chapitre 8, il aborde la distinction entre substance au sens premier et au sens secondaire. On remarque qu'il énumère d'abord un, deux, trois et quatre sens, puis il en déduit que le mot substance possède deux sens.

Eh bien, la première fois que j'ai lu ça, je me suis dit : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Deux n'est pas quatre. Donc quatre devient maintenant non quatre. Qu'est-il arrivé au principe de non-contradiction ? » Voyez-vous...

Mais non. Car, à la lecture de la liste des quatre, les numéros deux et trois se confondent avec le numéro un. Vous aurez peut-être remarqué que j'ai parlé de détails, de substances primaires, de parties de détails ou de contenus de détails.

Vous voyez, le contenu particulier des particuliers, les parties particulières des particuliers. Et les numéros deux et trois ne sont que les parties et le contenu. Donc un, deux et trois se confondent avec le numéro un, qui est la substance première.

Il ne reste donc que les formes ou les essences de la substance secondaire. Bien. Je ne ferai aucun autre commentaire sur la suite du livre quatre, qui se poursuit jusqu'à la page 338.

Vous constaterez simplement qu'il aborde d'autres manières d'appréhender l'être dans diverses catégories. Il traite, par exemple, à la page 335, des notions de puissance, de capacité, de potentialité et d'actualité. À la page 337, il aborde la question de l'affection.

Autrement dit, être affecté par quelque chose. Cela fait partie de la relation de cause à effet. Et à la section 22, au bas de l'article 337, avec la privation.

Autrement dit, l'absence d'une propriété. Vous pouvez examiner tous ces éléments dans votre lecture. Ce ne sont là que des manières de parler des êtres et de l'être et des êtres.

Considérez donc le livre quatre comme traitant simplement de l'être, des catégories de l'être, des lois de l'être et des autres manières d'en parler. D'accord. Des questions, des commentaires ? Je suis prêt à passer au livre douze, mon Dieu.

D'accord. Vous vous souvenez que, lorsque nous abordions Platon, j'avais souligné que, pour saisir l'unité de sa pensée, on pouvait se représenter le raisonnement comme partant du moyeu et suivant les rayons d'une roue jusqu'à sa jante. Le moyeu qui assure la cohésion de l'ensemble, représenté par la ligne divisée, correspond essentiellement à la métaphysique de Platon et à son épistémologie.

La théorie de la connaissance, comment connaître cela, ce que Platon considère comme la réalité, les formes. On peut appliquer le même raisonnement à Aristote. Ce qui nous intéresse, c'est sa métaphysique, et c'est ce que nous avons abordé.

À la lumière de cette métaphysique, on peut alors comprendre son point de vue sur Dieu. De même, on peut comprendre son point de vue sur l'éthique, la politique, l'éducation, l'art, etc.

D'accord. C'est le noyau métaphysique, le fondement, qui façonne tout le reste. Permettez-moi d'ajouter une note de bas de page.

Ce sont ces fondements métaphysiques et épistémologiques qui constituent le courant philosophique sous-jacent à chacune de vos disciplines, quelles qu'elles soient. Qu'est-ce que la philosophie des sciences ? Eh bien, elle traite des

fondements philosophiques des sciences. Autrement dit, des présupposés ou implications métaphysiques, et de l'épistémologie en rapport avec les sciences.

Que nous dit la science sur la réalité, si tant est qu'elle nous dise quoi que ce soit de réel ? Comment le savoir scientifiquement ? Si la science ne nous dit rien sur la réalité, qu'est-ce que le savoir scientifique qui ne nous apprend rien sur la réalité ? Des fondements épistémologiques et métaphysiques. Il en va de même en philosophie de l'art.

À quelle réalité s'intéresse l'artiste ? Si l'on considère, comme Platon, l'art comme imitation, idéalement une imitation des formes, alors le savoir nécessaire à un bon artiste est la connaissance des formes, une épistémologie sous-jacente. Si l'art ne porte pas sur les formes, mais est plutôt une forme d'expression de soi, une recherche de la connaissance de soi par cette expression, alors il s'agit évidemment d'une réalité différente, et d'un savoir différent, qui explique ce type d'art. Il en va de même en philosophie de la religion.

Quelle est la réalité qui préoccupe la religion ? Dieu. L'épistémologie religieuse concerne donc le type de connaissance impliqué dans la connaissance de Dieu. Vous me suivez ? Fin de la note de bas de page.

Vous comprenez ? Les fondements épistémologiques métaphysiques. Bien, et de même, avec Aristote, puisque nous abordons maintenant la question de Dieu. Le livre XII de la Métaphysique commence au chapitre 369 et se poursuit, je crois, en dix chapitres.

Maintenant, en commençant le tome 12, vous vous direz probablement : « Ce n'est pas une histoire de Dieu, c'est encore de la métaphysique. » En effet. Pour la raison que je viens d'évoquer.

Vous voyez ? Si vous voulez un argument en faveur de l'existence de Dieu, vous devez vous appuyer sur votre connaissance d'autres réalités. Quelles sont donc ces réalités ? Il lui faut donc un autre exposé synthétique de sa métaphysique, comme point de départ de son argumentation.

Donc, dans le chapitre un, et à la page 30, le nouveau paragraphe commence au tiers de la première colonne de 370. 370. Il dit qu'il existe trois sortes de substance.

Une personne sensible. Non pas au sens où nous l'entendons, mais au sens où il l'entendait lui-même, c'est-à-dire accessible aux sens. Capable d'être perçu par les sens.

D'accord. Trois types de substances. Une qui soit raisonnable.

Physique. De celle-ci, une subdivision est éternelle et une autre est périssable. Cette dernière, reconnue de tous, comprend les plantes, les animaux, etc.

Nous pouvons en saisir les éléments, qu'ils soient uniques ou multiples. Et un autre, le troisième, est immuable. Or, certains penseurs sont capables d'exister séparément : certains le divisent en deux, d'autres identifient des formes dans les objets des mathématiques, et d'autres encore affirment que ces deux éléments ne sont que les objets des mathématiques.

Il possède donc quelque chose de périssable : les corps physiques. Sensibles, certes, mais éternels, non périssables.

Oh, un corps matériel éternel. Éternel, particulier. Oui.

Et le troisième, quelque chose d'entièrement immuable, d'inébranlable. Et de toute évidence, il pense aux formes, ou peut-être à la forme de toutes les formes. Mais aux formes, qu'elles soient une, deux ou multiples.

D'accord ? Vous mentionnez les deux éléments de base, les particuliers et les formes, ce n'est qu'un rappel. Mais attention à cette notion de particulier éternel . Un particulier éternel .

Ce n'est pas Dieu. Non.

Dieu n'est pas un corps. Au chapitre deux qui suit, il parle de quatre types de changements possibles. En haut de la deuxième colonne, lignes quatre et cinq, il est dit que les changements sont de quatre sortes.

Que ce soit en ce qui concerne le quoi , la qualité, la quantité ou le lieu, et en ce qui concerne l'instant présent, la génération ou la destruction. Or, un changement en ce qui concerne l'instant présent, le fait d'être cette chose particulière ... D'accord ? Eh bien, il s'agit simplement d'un devenir.

Naître ou disparaître. D'accord ? Ceci apparaît , puis disparaît. C'est un type de changement.

Il existe un deuxième type de changement : le changement de quantité, c'est-à-dire une augmentation ou une diminution.

Le changement d' une affection ou d'une qualité est une altération. Le changement de lieu est une locomotion.

D'accord ? Remarquez à la fin de ce paragraphe : tout ce qui change possède de la matière . Des choses éternelles, celles qui ne peuvent être engendrées, mais qui sont mobiles dans l'espace. Ah, il en revient à cette chose physique éternelle.

Vous voyez ? Cette chose éternelle, elle n'est pas génératrice, elle est éternelle, mais elle se déplace dans l'espace, elle possède de la matière. D'accord ? Pas de matière pour la génération, mais pour le mouvement. Oui.

Il intègre donc cela dans sa réflexion. Permettez-moi maintenant d'indiquer où il veut en venir. Il revient aux substances primaires, aux détails.

Substances primaires, particulières. De deux sortes. Celles qui sont périssables et celles qui sont éternelles.

D'accord ? Il aborde certains de ces points dans le livre 12, et d'autres dans son ouvrage De Caelo sur les cieux. En résumé, il conçoit un univers géocentrique.

La Terre au centre. D'accord ? À la surface de la Terre, toutes sortes de choses changent. Autour de la Terre, les planètes orbitent.

Caractéristiques physiques. Mouvement. Locomotion.

Changement. Remarquez que la clé de l' argument réside dans le quatrième type de changement : la locomotion.

Remarquez que le mouvement des planètes en orbite est une locomotion perpétuelle . Elles ne s'arrêtent jamais. En effet, un mouvement linéaire, le long d'une ligne droite de A à B, s'arrête au bout de cette ligne.

La locomotion rectiligne, d'un point A à un point A, en parcourant les quatre côtés d'un carré ou d'un rectangle, s'arrête momentanément aux angles. Oui. Il parle de différents types de locomotion .

Mais il existe un troisième type de locomotion qui ne s'arrête pas : la locomotion circulaire. Nul besoin de s'arrêter aux virages.

Pas de panneaux stop. Un mouvement perpétuel. Et il a localisé ce mouvement perpétuel dans les planètes en orbite.

En fait, ce sont les planètes en orbite qui provoquent des changements dans l'atmosphère terrestre, et donc des changements à la surface de la Terre, vous savez ? Ah oui, c'est ce qui expliquait l'astrologie et tout le reste à l'époque. Mais cela ne suffit pas à décrire son cosmos. Car à la périphérie de l'univers se trouvent des

étoiles fixes, une cinquantaine selon son décompte, même si ce nombre faisait débat parmi les anciens : était-ce exact ?

Ces étoiles fixes ne tournent pas autour de la Terre, mais sur elles-mêmes. Elles effectuent un mouvement circulaire perpétuel. Ce sont des corps physiques éternels, en perpétuel mouvement de leur propre nature.

Et c'est leur mouvement qui maintient celui des planètes en agissant sur l'éther, qui remplit l'espace entre les étoiles fixes et les planètes. Maintenant, la question à 64 000 dollars : comment expliquer ce mouvement perpétuel des étoiles fixes ? Voilà tout ce qu'il y a à savoir sur le cosmos.

Très bien. Le mouvement éternel doit avoir une cause immuable. On ne pourrait obtenir un mouvement éternel sans une cause parfaitement constante.

Ainsi, au-delà des limites de l'univers, il conçoit un autre être, un moteur immobile et, encore une fois, éternel. Les étoiles fixes sont peut-être des moteurs éternels en mouvement, mais il doit exister un moteur immobile, totalement immuable. Un moteur immobile.

Ah ! Mais vous dites : comment le moteur immobile peut-il mouvoir les étoiles fixes, sinon en exerçant une force, une puissance, à l'instar d'une cause efficiente, c'est-à-dire un processus de changement, au sein même du moteur immobile ? Le moteur immobile n'est pas une cause efficiente. Il n'exerce aucune puissance. Il n'accomplit rien.

Être. Pur.

Pleinement réalisé. Aucun potentiel inexploité. C'est le bien.

Et les âmes des étoiles, émues d'admiration, aspirent à ressembler au moteur immobile. Autrement dit, le moteur immobile n'est pas une cause efficiente ; il est la cause finale de toute l'œuvre, ce en quoi tout le reste se poursuit.

Les étoiles se mouvaient avec émerveillement, admiration et désir de leur ressembler. Aristote dit ailleurs que la philosophie commence par l'émerveillement. C'est ce qui nous pousse à nous interroger philosophiquement.

Car nous sommes mus par l'émerveillement face à la vérité, la bonté, la beauté. Et la philosophie culmine dans l'émerveillement, comme nous le verrons, dans l'idée du bien. Mais le cosmos tout entier est mû par l'émerveillement, cherchant à ressembler au moteur immobile.

Locomotion éternelle. Enfin, vous savez, quand il parle des étoiles fixes, de leurs âmes mutées ; qu'entend-il par là ? C'est ce qui a poussé certains médiévaux à parler d'anges chevauchant les étoiles. N'a-t-il pas un problème de cohérence entre l'esprit et le corps dans les étoiles ? Ce genre de choses.

Bon, d'accord, la façon dont c'est dit a peut-être une connotation mythologique. Mais ce qu'il essaie de dire, c'est que Dieu est forcément la cause finale. Vous voyez, la cause finale.

En un sens, il n'a pas besoin d'une cause efficiente car si la forme et la matière sont toutes deux éternelles, aucun Grec n'a conçu de création ex nihilo. Il leur suffisait d'un moyen de maintenir la chose. C'est comme s'il existait un magnétisme cosmique et une force d'attraction ascendante.